

Plaza de Ajedrez
La place du jeu d'Échecs de Lima
Souhail Abderrazak

Présentation

Arrivé à Lima il y deux ans j'ai découvert au travers d'un groupe de joueurs d'échecs une partie de l'Histoire du Pérou. Les personnages sont authentiques et les anecdotes relatées par les personnages inspirées de faits réels, ont été certainement transformées par leur imagination. Je voudrais, par cette petite nouvelle, vous faire partager tout le plaisir que j'ai ressenti au contact de ce petit monde coloré et ouvert, qui se réunit régulièrement au cœur de Lima.

Deux vieillards s'affrontent sur soixante quatre cases. Quelle est leur histoire ? Que s'est-il donc passé des années auparavant ? Arriveront-ils à signer la paix devant un échiquier, cette paix qui leur a tant fait défaut ?

« El Coronel » -le colonel-, prit difficilement une reine noire à l'aide de ses doigts épais et velus : « *Jaque al rey carajo !* Echec au roi nom d'un chien ! » cria-t-il. Grabataire, atteint de la maladie de Parkinson, il tremblotait, exorbitant ses yeux rivés sur le roi ennemi. Il éprouvait un plaisir vicieux à pourchasser ses victimes, à les acculer jusqu'au dernier soupir au fin fond de l'échiquier, sans aucune pitié. Cette délectation intérieure, il l'avait cultivée durant toute sa carrière à la Police Nationale.

Surpris par ce mouvement, « Pollo » bougonna dans sa chemise, le menton bas et les dents serrées, que cela ne lui faisait rien parce qu'il l'avait prévu et qu'il allait s'en échapper malgré toute la flicaille flanquée à ses trousses, flicaille stupide et antinazie, qu'il vouait aux gémonies de toutes ses forces ! Aucun regard n'était adressé à son adversaire.

Ces deux énergumènes s'affrontaient à ciel ouvert « Plaza de Ajedrez », inaugurée pendant les années quatre vingt, époque où l'insécurité due au terrorisme, inondait les rues de Lima. Sur cette place avaient été érigées dans du béton sortant du sol, des chaises et des tables inamovibles, peut-être pour mieux résister aux tremblements de terre très fréquents dans cette région du globe.

Les damiers en céramique étaient noirs et blancs. Ils brillaient à la lueur des réverbères pâlis par un taux d'humidité exceptionnellement élevé et une brume impénétrable, que l'océan Pacifique n'en finissait pas de charrier. Les amateurs du noble jeu apportaient leurs pièces, s'installaient, et jouaient. Le bouquiniste du coin, joueur à ses heures perdues, demandait au cireur de chaussures de le remplacer, le temps d'en faire une, pour le simple plaisir de gagner, de perdre, de faire égalité, peu importait le résultat. Il prêtait des jeux à ceux qui n'en avaient pas pour un sol (vingt cinq centimes d'euros) la soirée.

Un groupe de personnes debout, entourait maintenant nos deux vieillards assis, l'un grincheux, et l'autre bien sournois... Le contraste physique était flagrant : d'un côté un vieux colosse grelottant par maladie, et de l'autre un freluquet qui résistait, tel un

roseau, à une vague formidable du Pacifique que les surfeurs apprécient énormément. Il y avait dans le regard de chacun, une flamme haineuse très peu atténuée par l'âge. El Coronel au visage émacié, était doté d'une corpulence de gladiateur. Il ressemblait à Kirk Douglas dans « Spartacus est libre ». Issu d'une famille de paysans, il avait cultivé la *papa* –pomme de terre– vers Arequipa avant d'intégrer la Police Nationale qui, très vite, avait reconnu en lui les valeurs d'un molosse bien zélé.

Pollo réajusta ses lunettes, se moucha dans ses doigts jaunâtres, écrasa son mégot qui faillit le brûler, persifla des paroles que personne ne comprit (un mélange d'allemand et d'espagnol), la tête penchée sur l'échiquier. Il ressemblait à Dustin Hoffmann dans « Papillon ».

Subitement il se redressa, souleva le sourcil droit, postillonna dans tous les sens, ce qui le rendit soudain monstrueusement diabolique et maladroit à la fois.

« Peux-tu jouer sans faire de commentaires, hein ? Je te dis que j'avais prévu cet échec du cheval, c'est pourquoi je n'abandonnerai pas, j'ai plus d'un tour dans mon sac, d'ailleurs tu ne m'as jamais eu, *chaisi !* » s'emporta-t-il d'une voix fluette et nasillard.

« Allons, allons ! » cria l'assistance, « vous n'allez tout de même pas remettre ça... c'est du passé, tout le monde la connaît votre histoire, c'est fatigant à la fin ! ». Autour d'eux, étaient présents : un avocat moyen, deux médecins, l'un colombien, l'autre argentin venu après la banqueroute de son pays, des cadres de catégories très moyennes d'une quelconque agence bancaire, un ex-bijoutier dont le fonds de commerce était repris par son beau-fils et qui racontait pour la énième fois comment un riche négociant arabe avait acheté un collier, trente cinq mille dollars, payés cash sur une table lustrée au café d'à côté, le fameux « Haïti » l'un des plus anciens et des plus chics de Lima. On remarquait aussi de jeunes loups au regard de lynx, des aides cuisiniers aux ongles sales, des voleurs à la sauvette à qui on lançait un sol pour éviter les tentations, des *cuyos*, cochons d'Inde que des petits enfants encouragés par leurs parents voulaient vendre à tout prix, des incas racés de la Vallée Sacrée, venus à la capitale pour subsister, des condors de la Cordillère des Andes sortis du canyon du Colca perdus dans cette ville recouverte d'un manteau opaque de nuages gris sombre la moitié de l'année, des créoles aux doigts agiles qui s'adonnaient à faire trembler les *cajones*, sorte de caisson parallélépipédique dont le bois grince au toucher, des clochards semi-somnolents comme s'ils avaient pris de l'ayahuasca, une plante hallucinogène de l'Amazonie, et qui, par soubresauts intermittents, donnaient des conseils en vrac, dont personne ne voulait, des *Fujimoristes*, des *Montesinistes*, des *Apristes*, des *Humalistes* et curieusement très peu de *Toledistes*... La Plaza de Ajedrez est un échantillon de l'Histoire du Pérou. Chacun évoquait le passé, chacun contredisait l'autre. On jouait aux échecs un peu pour ça. On avait la nostalgie de l'affrontement des deux grands via l'échiquier pendant la guerre froide, ce fameux match de Reykjavik en septembre 1972 entre l'ogre russe Boris Spassky et l'américain de Brooklyn Robert James Fischer, lorsque Henry Kissinger était intervenu depuis la Maison Blanche priant son ressortissant de continuer la lutte ! Beaucoup estimait la victoire de l'américain, usurpée, et affirmait que le meilleur joueur de tous les temps, le Pelé des échecs, était et restera le cubain José Raoul Capablanca qui, par son génie, a donné l'estocade finale aux meilleurs joueurs du monde, et dans la foulée, à ses nombreuses maîtresses de La Havane !

Et puis, il y avait une folle qui aimait se frotter aux joueurs afin de se frayer un passage pour qu'on l'écoute.

Elle déblatèrait sempiternellement une histoire somme toute banale à priori, mais qui s'avèrera être la sienne : son plongeon dans la démence. Elle parlait avec les mêmes intonations, habillée d'une harde nauséabonde, elle faisait fuir les joueurs. Les mêmes vocables, les mêmes paroles, la même musique infernale, les mêmes exhalaisons « que la señorita Margarita, chez qui elle travaillait, était élégante et coquette comme une

française, qu'elle se parfumait aux fioles de Chanel, qu'elle avait voyagé à Paris, que son mari le Pépé Sotomayor fumait des cigares de luxe cubains et demandait toujours au petit déjeuner des œufs brouillés avec de l'*aji* (piment orange) et du persil accompagnés d'une tasse de lait et une larme d'*algarrobina*, qu'il aimait le sexe et ne se privait pas de tromper sa femme avec des jeunes filles dont il aurait pu être le père ! Dans sa folie elle restait soumise et sage. Elle murmurait comme si le Don Pépé était présent « merci mon maître, merci, je ne vous en veux pas, je connais la marque de vos cigares, la position de vos pantouffles par rapport au fauteuil de bois *Palo Sangre* importé d'Amazonie où vous aviez coutume de vous reposer après les repas copieux du dimanche, au sortir de la messe, je connais la blancheur des œufs brouillés, *revueltos*, celle qu'il vous fallait, l'éclat des verres de cristal et des meubles que madame Margarita exigeait, l'air que vous respiriez, les menus détails que vous affectionniez, ah pourquoi, pourquoi l'a-t-on assassinée, une fleur de trente *años* (petites années) pourquoi l'a-t-on trouvée morte le jour du mariage de sa petite nièce Pamelita que je n'ai jamais pu voir dans sa belle robe blanche, fleurie de mille roses, heureuse, telle une princesse, foulant les marches de la cathédrale de Lima, pourquoi mon dieu, incantait-elle en regardant le jeu d'échecs, pourquoi ... »

Choquée par ces événements, elle devint indigente et fût congédiée – la loi, s'il y en avait une, le permettait ! – après vingt ans de service, ce qui dégrada son état de santé mentale. Maintenant, elle était devenue, après avoir connu les fastes d'une belle époque, celle des années cinquante où tout les citadins se disaient bonjour quand ils se croisaient en promenade dans le parc de Miraflores, une fois garées leurs belles américaines, elle était devenue une pauvre vieille femme abandonnée qui, par un effet d'hallucination, une vision rémanente, revoyait le Don Pépé Sotomayor parmi les joueurs et se fixait sur l'un d'eux (qui en réalité s'appelait Manolo et qui n'avait rien à voir avec cette histoire !), l'interpellant « Pépé, Pépé enfin vous êtes là... » ce qui faisait rire tout le monde. On lui disait en guise de raillerie : « elle est belle ta fiancée, Manolo, tu nous en caches des choses, et le mariage c'est pour quand... ! »

Ah ! J'oubliais l'hurluberlu qui fredonnait les hymnes nationaux du Brésil, de l'Argentine, du Paraguay et... la Marseillaise, oui la Marseillaise « Allons enfants de la Patrie... », il aimait la France et Napoléon. Quand il prenait un cheval, il sonnait la charge en imitant lamentablement le son d'une trompette enrayée. A la charge misérable !

Ici sur cette place on aime la France. On vous le montre en vous disant « coumente ssa vaate ssa vaate bien coum ci coum ci, Franssoite Miterran » et bien d'autres expressions. Les péruviens se souviennent que le commandant français Petit Thouars, dont une rue très proche porte le nom, avait empêché les chiliens de détruire Lima. Bien sûr on vous parlerait aussi de la Révolution, de Liberté, d'Egalité et de Fraternité. Les péruviens sont francophiles, et pure coïncidence, la deuxième place où l'on joue aux échecs s'appelle, devinez comment, Plaza Francia !

Et le mexicain, qui tout feu tout flamme, ne faisait que des allusions sexuelles, exclusivement, le *Speedy Gonzalez* de la place qui s'exclamait lorsqu'il perdait : « *caramba me chingue*, il m'a eu ! » de sa voix aiguë et de plus en plus vite » *chingue chingue chingue chingue, por la espalda no, no, nooo, no loulou, lo loulou*, par derrière non loulou non loulou ! » Puis il rougissait au fer brûlant et manquait à peine de s'étouffer. Il hoquetait qu'il n'en pouvait plus *estoy harto, harto de hartar*, et qu'il allait se retrancher dans la *selva*, devenir chaman, loin de ce monde sans pitié, ce jeu n'a pas de sens ! » De toutes façons tu as gagné mais « *la tienes corta, cortita, si chiquitiiiita* », la tienne est très très petite ! »

Parfois des regards sanguinaires tournoyaient autour de l'échiquier : « *picalo, picalo, matalo*, enfourche-le, achève-le ! » La vox populi, assoiffée de lynchages, voulait voir du sang s'étaler sur le damier blanc et noir. Le matador s'il pardonnait sa victime, était hué par les *aficionados* comme dans une arène de *toreadores*.

Le peuple exigeait la fin de ce roi esseulé, que même sa Dame avait abandonné et qui ne méritait aucune clémence. « Appliquons la loi des Incas ! Appliquons la loi des Conquistadores ! Appliquons la loi des Français qui ont pris la Bastille et coupé la tête au roi ! » scandait la foule en transe, prise d'un délire collectif.

Mais, parfois, les regards se croisaient, et tous, blancs d'ascendance espagnole, créoles d'ascendance d'esclaves noirs d'Afrique, péruviens d'ascendance inca ou chinoise, demandaient à l'unisson de stopper les hostilités, car la victoire serait sans panache, l'un des deux adversaires ayant commis une erreur imbécile, une inadvertance lamentable, un coup de barre inopiné, une seule seconde consacrée aux factures de fin de mois, aux loyers à payer ou bien à une épouse qui a quitté le domicile conjugal pour un gringo plein de dollars. Cela ne méritait pas la mise à mort, cela arrive à tout le monde de penser à la réalité, cela peut arriver à tout le monde de voir s'effondrer toute une vie telle les constructions espagnoles de la *conquista* à Cusco, une ville proche du Macchu Picchu et qui, au moindre séisme s'étaient écroulées alors que celles des Incas restaient intactes.

Un éclair zébra le ciel gris et humide. Des touristes américains prenaient la place en photo, *maldita plaza* maudite place !

Les joueurs absorbés par leur stratégie de fuir la réalité jetaient un coup d'œil à ces extra-terrestres qui les mitraillaient de flash, usant d'appareils valant une fortune. Un cinéaste a même demandé si cela générerait s'il filmait. Rien ne pouvait extraire ce petit monde de sa torpeur nocturne, de son imaginaire réel, et personne ne lui répondit.

Le Coronel s'impatientait. Le Pollo réfléchissait trop longtemps. On ne devait pas intervenir dans le jeu en indiquant un coup ou bien une idée : c'était un code admis de tous, celui des « *caballeros bravos* » les gentlemen du noble jeu, dont le mutisme signifiait tant de choses. Par contre, on pouvait commenter, faire des allusions politiques, sociales ou purement sexuelles, en évitant toute vulgarité, exception accordée au mexicain qui ne pouvait pas faire autrement...

À la plaza de Ajedrez quelles que soient vos origines vous devez vous soumettre à cette loi, il n'y a pas de place aux « *mal educados* » aux personnes mal élevées.

Pollo poussa enfin son Roi dans une case bien cachée, se soustrayant de l'échec. « Je ne suis plus en échec et je vais créer une Reine et même gagner ! » Le Coronel serra les poings, les dents et les fesses mais rien ne s'arrangeait.

La bataille cette fois-ci était terriblement engagée : les épées s'entrechoquaient et leur fracas résonnait au fin fond de l'inconscient de qui connaissait leur histoire. Pourquoi diable l'avait-il raté alors que toute sa brigade l'avait encerclé ? L'histoire allait-elle se répéter ?

À l'époque du Sentier Lumineux et des attentats terroristes, Pollo était recherché pour avoir contrefait des billets de banque. Pollo avait été un artiste du faux billet. Il avait servi tout le monde sans scrupules, pourvu que ça paye ! Né en Allemagne il avait travaillé pour les services de renseignements nazis pendant la seconde guerre mondiale. En 1948 il débarquait en Amérique du Sud sachant que ses compétences seraient les bienvenues chez les dictatures de l'époque. Ce fût pour lui une renaissance. Loin de la vindicte antinazie en Europe il se maria à une *charapa*, une fille de la forêt amazonienne, et continua à prodiguer ses savoir-faire. En parallèle, il n'abandonna jamais ses qualités artistiques, mais il eût le malheur en fin de carrière de fabriquer des faux dollars et fut repéré par la C.I.A. Le géant américain mit tout en œuvre pour le capturer, l'accusant d'être de mêche avec les communistes. Nous voici donc dans un commissariat de Police à Lima et sur le bureau d'un certain Coronel le signalement de Pollo, l'homme à capturer mort ou vif !

Le Coronel fit quelques descentes dans les lieux fréquentés par Pollo, en vain. La hiérarchie n'était pas contente.

Alors, pour redorer son blason, le Coronel se jura solennellement d'avoir sa peau. Il organisa minutieusement l'encercllement d'un magasin de vêtements, qui servait de couverture au Pollo car, derrière, il y avait installé une planche à faux billets verts. Il fût prévenu in extremis par ses indices et prit la fuite. Les flics ne trouvèrent personne. Même une intervention à l'improviste n'a pas eu raison de ce filou ! De rage, le Coronel ordonna de détruire cet endroit et organisa d'autres battues : rien ! Pollo avait disparu. Alors qu'on pensait qu'il avait quitté le territoire il s'était caché, en fait, dans la forêt amazonienne et ce, pendant quelques années. Cette cavale, à la barbe du Coronel et de sa clique, lui permit de développer d'autres types de trafics.

« Echec au roi » ! cria le Coronel une dernière fois. Pollo déplaça son roi et à ce moment le Coronel se précipita sur son propre fou et le déposa sur une case empêchant Pollo de promouvoir son pion en Reine. Mais c'était le coup qu'il ne fallait pas jouer, et peut-être le seul !

Maintenant la configuration des pièces formait un *empate*, un pat, l'égalité ! « Pat, égalité, *empate* ah ah ah » ricana le vieillard. Un brouhaha important se fit entendre. Le public vérifia et c'était vrai : égalité ! Ni vainqueur, ni vaincu.

Sur la plaza de Ajedrez ce soir-là, on entendait le *merengue* et des rythmes de salsa chantés par un groupe offert par la municipalité de Miraflores pour égayer la foule qui se pressait pour danser dans la piste circulaire du parc Kennedy. C'était un samedi, les cireurs de chaussures ne chômaient pas, les couples s'embrassaient à tout va, les prostituées maquillées à outrance cherchaient des victimes, et il y en avait, les sœurs du collège d'en face chantaient des cantiques religieux à la gloire de l'angélus du soir, plantant un décor sonore apocalyptique.

Dieu soit loué ! Nos larbins exténués, stoppèrent le combat, et chacun s'en fût chercher un autre adversaire, créole, inca, chinois ou espagnol. Cela n'avait aucune importance.

Il fallait faire vite, pour ne pas laisser au Temps, l'opportunité de faire revenir sur la plaza de Ajedrez, un passé tant amer.



Jeu d'échecs